

Recherches sociographiques



José MAILHOT, *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatshit*

Paul Charest

Volume 36, Number 2, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056984ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056984ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Charest, P. (1995). Review of [José MAILHOT, *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatshit*]. *Recherches sociographiques*, 36(2), 412–414.

<https://doi.org/10.7202/056984ar>

mais discrète, que Fortin et Rompré ont eu le mérite d'aborder de front, et d'en éclairer les multiples complicités avec les réseaux familiaux et amicaux.

Ce rapport de recherche n'a pas la qualité de présentation d'un livre et le travail d'édition fait souvent défaut: nombreuses coquilles, phrases mal construites, difficiles à lire parfois. Mais le contenu, tant au niveau des résultats qu'à celui des débats théoriques, devrait intéresser tous ceux qui considèrent avec Tocqueville que la vie associative est le fondement de la vie démocratique. Souhaitons que les auteurs poursuivent leur démarche et entraînent d'autres sociologues et historiens dans leur sillage.

Jacques T. GODBOUT

INRS-Urbanisation.

José MAILHOT, *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatshit*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1993, 184 p.

Sheshatshit est une communauté amérindienne du Labrador où se sont sédentarisés des Innus, autrefois appelés Montagnais-Naskapis. José Mailhot y a effectué un premier terrain en 1963 et elle y est retournée à plusieurs reprises depuis, particulièrement dans les années 1980 pour poursuivre les recherches généalogiques à la base des données présentées dans ce volume. Le fait d'avoir choisi une formation en anthropologie linguistique plutôt qu'en anthropologie culturelle, comme elle l'explique au début du texte, lui a permis par la maîtrise de la langue — des Innus que je connais disent qu'elle parle leur langue mieux qu'eux-mêmes — d'approfondir certaines questions difficilement analysables en profondeur sans cet outil essentiel. Au moins trois des chapitres de son ouvrage «L'égalitarisme mis en question», «Les noms de personnes en évolution» et «La parenté extensible», sont fondés sur une connaissance fine des trois dialectes parlés dans la communauté ainsi que sur des catégories sémantiques et de la terminologie innues. Les deux autres chapitres respectivement placés au début et à la fin constituent une présentation des «Innus du Labrador dans le temps et dans l'espace» et un témoignage en faveur de «la lutte que mènent à l'heure actuelle les Gens de Sheshatshit pour la défense de leur territoire» (p. 13) sur le thème «Une mobilité territoriale qui perdure».

À mon avis, la partie maîtresse du livre est le chapitre 2 qui remet en question les notions habituellement acceptées sur l'égalitarisme et sur l'absence de différenciations sociales marquées dans les sociétés de chasseurs-collecteurs. Or, l'auteure démontre, données à l'appui, que la communauté innue de Sheshatshit ne constitue pas et ne constituait pas non plus un groupe égalitaire, aussi loin que l'on puisse remonter dans le passé à l'aide de la tradition orale et des données écrites. Bien au contraire, «elle est organisée en une stricte hiérarchie qui joue un rôle de premier plan dans la vie sociale et politique de la communauté» (p. 53). Cette hiérarchisation a d'abord un fondement territorial. La bande actuelle comporte quatre subdivisions en fonction de l'origine géographique de ses membres: les Gens de la Toundra, les Gens de Musquaro (ancien poste de traite de la Basse-Côte-Nord), les gens de Sept-Îles et les McKenzie (groupe d'origine métisse).

Comme le constate l'auteure, la hiérarchie sociale à quatre paliers qu'elle a décodée est en rapport direct avec l'éloignement des groupes territoriaux par rapport aux anciens

postes de traite situés sur la Haute-Côte-Nord du golfe Saint-Laurent (Tadoussac, Îlets-Jérémie). Ainsi, les McKenzie se situent à l'échelon 1 et les Gens de la Toundra à l'échelon 4, les Gens de Sept-Îles et de Musquaro se retrouvant aux échelons 2 et 3. L'analyse des schèmes de mariage, de la politique locale et des comportements langagiers vient confirmer cette catégorisation. Ainsi, les McKenzie ont toujours été proches des trois institutions coloniales qui ont dominé les Innus, soit la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'Église catholique et le ministère des Affaires indiennes, alors que les Gens de la toundra ont été victimes du « syndrome naskapi », étant identifiés aux derniers « vrais Indiens » d'Amérique du Nord. Comme l'écrit l'auteure, « la position sociale des groupes est proportionnelle à leur degré d'acculturation et de métissage » (p. 78). Elle conclut ce chapitre en prévoyant une évolution de la hiérarchie sociale de la communauté vers un système à deux classes ressemblant à celui des Montagnais du Lac-Saint-Jean : une classe de Métis et une classe d'« Indiens purs ». Ne serait-ce que par ce chapitre, l'ouvrage de Mailhot constitue une contribution importante à l'étude des sociétés de bandes associées au « communisme primitif » ou au « mode de production communautaire » caractérisés structurellement par l'absence d'une hiérarchisation sociale marquée, autre que les différences d'âge et de sexe. Ajoutons, cependant, que les changements économiques introduits par la traite des fourrures constituent des facteurs explicatifs importants de l'origine de cette différenciation chez les Innus.

L'ouvrage renferme aussi nombre d'autres données et analyses de grand intérêt pour le lecteur, en plus d'être bien illustré par 38 figures, 23 photos, anciennes pour la plupart, et 9 tableaux. Dans son premier chapitre, l'auteure démontre bien l'unité sur le plan historique, linguistique et culturel du peuple Innu dispersé sur un vaste territoire allant du Lac-Saint-Jean au Labrador, malgré la colonisation, la christianisation et la sédentarisation qui ont fait évoluer différemment ses sous-groupes territoriaux.

À un autre niveau, une analyse très poussée des noms, prénoms et surnoms innus démontre l'existence dans le passé de règles d'usage strictes en particulier pour les surnoms, et le processus d'acculturation plus récent qui leur a surimposé des noms chrétiens et anglais. En conséquence elle constate que des individus de même ascendance possèdent aujourd'hui des noms de famille différents.

Par ailleurs, J. Mailhot décrit les Innus, surtout les femmes, comme des « spécialistes de la parenté ». Cependant, c'est surtout selon l'axe horizontal, plutôt que vertical, que leur intérêt se manifeste le plus, la parenté étant à la base de la composition des groupes et campements de chasse et des pratiques de coopération et d'échange.

Dans son dernier chapitre sur la mobilité territoriale, Mailhot affirme d'emblée que le modèle classique des territoires de chasse individuels chez les Algonquins de l'Est, tel que défini par SPECK au début du siècle, n'a jamais existé dans le nord de la péninsule Québec-Labrador. Les Innus de Sheshatshit reconnaissent plutôt des « régions de chasse » à l'intérieur desquelles et entre lesquelles ils pratiquent une « mobilité structurée », c'est-à-dire essentiellement fonction des liens de parenté par filiation ou par alliance. L'auteure relève aussi l'importance des femmes dans la composition des groupes de chasse, en particulier le modèle de deux sœurs mariées formant le noyau du « groupe de résidence matrilocal », pratique que j'ai aussi observée chez les Innus-Montagnais de la Basse-Côte-Nord. Malgré la graduelle sédentarisation des Innus, l'auteure constate que « leur régime foncier est demeuré intact ». Ainsi, une série de 9 cartes démontre la large distribution des campements de chasse actuels sur le territoire ancestral.

Dans un épilogue, Mailhot conclut son volume par un bref passage sur la philosophie innue à l'égard du territoire en faisant appel aux notions d'hospitalité, de gardiennage, de respect, d'harmonie, et de responsabilité envers un héritage à léguer par les Innus d'aujourd'hui aux générations futures: «s'ils n'avaient rien à leur léguer, ce serait certainement la fin du peuple innu» (p. 171).

Il faut interpréter ce dernier message en rapport avec le contexte actuel de la pratique, à partir de la base de Goose Bay, d'exercices de vols militaires à basse altitude (minimum de 30 mètres) par quatre pays membres de l'OTAN, soit le Canada, la Grande-Bretagne, l'Allemagne et les Pays-Bas. Bien que les Innus du Labrador se soient battus énergiquement sur différents fronts pour y mettre fin, ces vols se poursuivent toujours et devraient même doubler en nombre (d'environ 8 000 à 16 000) au cours des prochaines années selon une étude du ministère de la Défense nationale actuellement examinée du point de vue environnemental. Ajoutées à bien d'autres interventions en territoire innu (barrage de Churchill et réservoir Smallwood, exploitation minière et forestière, exploitation commerciale de la faune, militarisation et urbanisation de la région de Goose Bay-Happy Valley), ces activités militaires constituent une menace psychologique et culturelle constante pour les Innus. L'avenir dira s'ils pourront la surmonter, comme ils ont pu le faire jusqu'à ce jour pour bien des interventions non autochtones.

Paul CHAREST

*Département d'anthropologie,
Université Laval.*

William COFFEY et Réjean DROLET, *Les services supérieurs dans la région métropolitaine de Montréal, 1981-1989. Importance stratégique, croissance et dynamique spatiale*, Montréal, INRS-Urbanisation, 1993, 126 p.

Par affinage progressif, le centre-ville s'est délesté de la majeure partie de ses habitants et de sa fonction de production. Le commerce a suivi. Plus récemment, le mouvement centrifuge affecte une grande partie des services qui étaient sa raison d'être: aux marges des métropoles fleurissent les *edge cities*. On comprend que la ville de Montréal s'en préoccupe et demande à William Coffey, orfèvre en la matière, de faire le point sur la question.

Le rôle stratégique des services est désormais bien établi. Dans le vaste fourre-tout du tertiaire qui groupe désormais 70% des actifs, les services supérieurs — services aux entreprises, assurances; banques; immobilier, sièges sociaux — répondent aux besoins croissants d'expertise, à l'ouverture des frontières, à la vitesse accélérée du changement technologique. Leur pouvoir moteur se double d'un comportement grégaire dont l'impact sur le tissu urbain est déterminant. La synthèse rédigée par les auteurs est précise et bien nourrie.

À Montréal, la poussée des services supérieurs est nette (37,5% entre 1986 et 1991 pour les seuls services aux entreprises) et alimente la croissance des espaces à bureaux. Mais l'inévitable comparaison avec Toronto donne la mesure de l'écart qui s'est creusé en un quart de siècle et fonde l'argumentation de Mario Polèse que l'on rappelle ici. Le repli de Montréal sur son hinterland est précisé par une analyse *shift-share* des huit plus impor-